

Ainsi, même dans l'hypothèse d'une provocation, le prolétariat aurait affirmé qu'il n'est pas à la merci d'un commissaire de police, et l'éventuelle machination de celui-ci aurait trouvé le prolétariat décidé à ne pas se laisser prendre au piège. Même s'il n'avait eu que la possibilité d'édition d'un seul tract polygraphié, le communiste aurait dû affirmer que le prolétariat a le devoir de multiplier les actes de violence — en connexion avec les mouvements de classe — pour la réalisation de l'attaque insurrectionnelle. Ceux qui disent que l'incendie du Reichstag était **indispensable** au fascisme, n'ont qu'à se demander si les assassinats d'Altona, de Cologne ou le plébiscite de novembre ont eu besoin d'autres incendies du Reichstag.

Mais n'est-ce pas la caractéristique de la mentalité actuelle de groupes communistes qui prennent une attitude, essaient de l'expliquer et de lui donner la réponse et la solution « communiste » en l'isolant, en la situant en dehors de toute considération de principe, ou d'analyse comparée d'expérience, pour en arriver à cette conclusion : « Voilà la provocation, il s'agit de se lancer à une course de vitesse pour la déjouer ». L'épilogue de Leipzig est là pour prouver comment les contre-juges de Londres et de Paris ont su déjouer la provocation tout en laissant se renforcer le régime fasciste en Allemagne.

La position anticommuniste de départ devait inévitablement comporter ses conséquences. Le prolétariat mondial, ses organisations, ses luttes vont être délibérément mises de côté. Les appels que l'on lancera autour de l'incendie du Reichstag n'émaneront jamais des partis, mais entremêlés au fatras de signatures, se trouvant au bas des appels lancés, il y aura à peu près tout : le groupe sportif ou féminin du parti, les Amis de l'U. R. S. S. ou les Amis de la Paix, mais il ne s'y trouvera jamais la mention d'un parti communiste. Et toutes ces organisations collatérales au parti (et qui loin d'être un appui au mouvement communiste, sont des appendices nécessaires au centrisme pour sa politique contre-révolutionnaire), lanceront des appels de soutien à l'œuvre des contre-juges. Qui sont ces derniers ? Nitti, bourreau en congé du prolétariat italien, MM. Darrow et Hays, les collègues des juges qui ont brûlé Sacco et Vanzetti ; Mr Pritt, conseiller de la Cour royale d'Angleterre, Lord Marley, vice-président de la Chambre des Lords, et d'autres éléments tout aussi « reliés » à la lutte prolétarienne pour parfaire cette « cour de la justice » éditant le « Livre brun de la vérité ». Il faudra immédiatement remarquer que le contre-procès de Londres a représenté l'axe de toute la campagne mondiale, et non un élément d'appui pouvant être occasionnellement utile à l'action du prolétariat en faveur des accusés de Leipzig. Qu'il en soit ainsi, cela est prouvé non seulement par l'éclipse et la non participation communiste, mais surtout par la thèse centrale autour de laquelle devait être mobilisée la « conscience universelle ».

Il s'agissait d'une provocation, le responsable c'était Goering et Van der Lubbe était l'instrument de ce dernier. Dès lors, la classe ouvrière mondiale n'avait plus de poids spécifique, elle ne pouvait intervenir que dans la mesure où elle épousait la thèse des contre-juges et s'associait aux manifestations pour le triomphe de la « justice ». Le prolétariat aurait pu remplir son rôle spécifique seulement si on avait placé le problème tout autrement, et s'il avait été appelé à défendre les accusés, tous les accusés, Van der Lubbe, Dimitrov, Popov, Tanev et Torgler. Alors, le fait évident que le fascisme avait voulu compromettre le parti communiste, au point de vue juridique, aurait apparu dans sa signification réelle : un geste de violence s'étant vérifié au cours du plan de l'organisation fasciste en Allemagne, pour empêcher que ce geste ne se généralise, il fallait frapper l'organisme historiquement appelé à réaliser la victoire violente et insurrectionnelle contre le capitalisme. Le centrisme pouvait immobiliser et anéantir cette fonction historique du parti communiste mais il ne pouvait faire l'impossible, soit empêcher la formation d'une fraction de gauche assurant la continuité du parti de classe du prolétariat. Sur cette base, l'inculpation de militants communistes aurait pris sa signification réelle ; on aurait pu défendre ces militants au point de vue juridique, sans les présenter comme des « innocents politiques » mêlés à une entreprise de provocation.

Et le fascisme devait avoir le jeu facile ; il devait permettre à Dimitrov ce qui ne fut permis ni à Altona, ni à Dusseldorf où il put exécuter des dizaines d'ouvriers pour qui le Livre Brun contenait à la fois les pages des assassinats fascistes et les pages des exploits des contre-juges de Londres et de Paris.

Dimitrov, lui-même, qui — au début — devait avoir une attitude digne d'éveiller l'enthousiasme des masses ouvrières, devait, à la fin, descendre au niveau de bassesse des contre-juges, lorsqu'il déclara (voir « Humanité » du 17 décembre 33) : « **Je demande, en conséquence, que Van der Lubbe soit condamné comme ayant travaillé contre le prolétariat** ». Les bourreaux de Leipzig ont répondu : ils ont châtié Van der Lubbe et ils ont donc acquis un titre « prolétarien » de premier ordre en face du mouvement ouvrier.

* * *

Van der Lubbe a-t-il été un instrument inconscient dans les mains des fascistes ? Il n'existe pas de preuves à ce sujet, alors qu'il existe — pour détruire cette hypothèse — le fait indiscutable suivant : si le fascisme voulait compromettre juridiquement des militants du parti, il n'aurait pas agi d'une façon aussi idiote et, au lieu d'inculper des éléments qui ont pu produire des alibis irréfutables, aurait préparé beaucoup mieux la scène de l'incendie, et les moyens ne pouvaient lui faire défaut à cet effet. Ce qui intéressait le fascisme, c'était de profiter de l'incendie, pour frapper politiquement le parti et nous avons déjà indiqué comment il aurait fallu réagir et se défendre.

Van der Lubbe s'est trouvé seul contre un monde d'ennemis. Au procès il s'est trouvé devoir renoncer à revendiquer même son geste, car s'il l'avait fait il aurait directement compromis le système défensif de ses co-accusés. Ces derniers ne disaient-ils pas, qu'ils étaient les victimes d'une machination fasciste ? Si Van der Lubbe avait osé revendiquer son geste, il lui aurait été répondu qu'il continuait son rôle de provocateur en détruisant la thèse de la défense et en disqualifiant les responsables fascistes.

Une tragédie d'une telle ampleur doit avoir fini par anéantir, bien avant que le bourreau n'arrive, la vie de Van der Lubbe. Son silence n'a été que le sacrifice même de sa vie morale dans une situation où, en face d'un monde d'ennemis, la vie de ses co-accusés ne pouvait dépendre que d'une attitude d'atonie, d'insensibilité, qui devaient se conclure par sa déclaration disant qu'il savait qu'il exposait sa vie en incendiant le Reichstag et qu'il n'attendait que la mort, c'est-à-dire qu'il ne demandait que la fin du procès.

Maintenant que l'ennemi a pu avoir sa tête, il ne reste que des groupes prolétaires insignifiants pour défendre sa mémoire. Demains, lorsque le prolétariat pourra reconstruire son parti, au feu des batailles révolutionnaires, juges, contre-juges, socialistes et centristes auront leur compte : le régime qu'ils ont défendu s'écroulera sous les coups de la classe ouvrière qui reconnaîtra un des siens dans le « provocateur » Van der Lubbe et le vengera dans la bataille insurrectionnelle pour l'instauration de la dictature du prolétariat.

Le cerveau du chef est un instrument matériel fonctionnant grâce à des attaches avec le parti et l'ensemble de la classe ; les idées que le chef exprime en tant que théoricien et les instructions qu'il donne en tant que dirigeant pratique, ne sont pas ses créations, mais les précisions d'une conception dont les matériaux appartiennent à la classe, au parti et sont les produits d'une très grande expérience. Ces données ne sont pas toujours présentes à l'esprit du chef sous forme d'érudition mécanique ; nous ne pouvons donc nous expliquer certains phénomènes d'intuition véritablement divinatoires, qui, loin de nous prouver la transcendance de certains individus sur la masse, démontrent mieux notre point de vue, à savoir que le chef est l'instrument opérateur et non pas le moteur de la pensée et de l'action communes.

BORDIGA.